

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 36

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



LO BLLIANTZE

L'ASSESEU Siméon l'avai rapportâ de la faire d'Ynverdon on coupon de balla milanna. L'a portâie vè Pierro-Abram, lo tailleur dâo velâdzo.

— Vouâique po mè fère on blliantzè, dite-mè vâi ? L'âi a-te prâo de milanna ?

Lo tailleur vouaitè bin adrâi lo coupon, mè-sourè, carculè et lâi fâ :

— Mè foudrâi bin enco on demi-mètre po vè fère on blliantzè de sorta.

— N'èin è ran mè, que repond Siméon, l'è rapportâ d'Ynverdon demâ de la senannâ passâie. Paudè-vo, oï âo na, m'èin fère on blliantzè ?

— Ne pu pas, que vo dio!

Siméon s'èin va vè lo tailleur de Vela-Epeney, que lâi fâ onna balla veste po la demeindze, que lâi allâve coumeint la cuva à n'on pû.

— Ai-vo lo compto ? demandè Siméon.

— Eh ! l'è râobllîâ tsi mè ! fâ lo tailleur... mâ rin ne prissè... Vo l'apporterè déman ein passeint.

A l'avis que de sâi cein, arrevè son bouèbo, lo petit Julet qu'apportâvè la nota.

— Mâ, mâ, que fâ Siméon, en vouaiteint lè z'hâillon âo valottet, l'est ma milanna ! Ne vâyo pas trobblio, l'est ma milanna !

Lo tailleur que ne s'atteindâi pas à stasse, l'a dû avouâ que l'avâi biau et bin prâi dein lo coupon à Siméon on hâillon por son valet !

— Mâ, dites-mè vâi, que fâ Siméon, coumeint vo z'ai pu lâi trâovâ on blliantzè et on gâillon po lo bouèbo, tandi que noutron Pierro-Abram m'a de que lâi manquâve on demi-mètre po mè fère on blliantzè et rein d'autro ?

— Ah ! que repond lo tailleur de Velâ-Epeney, l'est que lo valet âo Pierro-Abram a quatr' ans de pllie que noutron Julot...

Sami.

A LA RARBE DES GABELOUS

(Nouvelle inédite).

ALLO ! ici, le poste de douane du Varroz !

— Allô ! sergent Lamy ! Le Rouquin est signalé dans la région ; l'agent Carrez l'a vu au Café du Planoz ce matin. Il prépare un coup. Bonne occasion pour le pincer !

— Entendu ! Merci !

Le chef de poste, appointé Petithuguenin, se frotta les mains. Il entrevoyait enfin la grosse prise qui devait lui procurer de l'avancement ; l'ambition qui le rongait, allait être satisfaite. Pincer le Rouquin, l'insaisissable contrebandier, c'était, du coup, ses galons de caporal-douanier.

— Agents Cornoz, Petitat, Rasteur, à l'ordre ! Il y a du nouveau. Le Rouquin est signalé dans le secteur. Vous Cornoz, au poste du Passoir, Petit, au Puits ; Rasteur, vous doublerez Agnelaz, sur la route. Ouvrez l'œil, hein, et le bon ! Au coup de sifflet, tous les postes rallient. Comprenez ?... Exécutez ! mousqueton, cartouchières !...

Les trois gabelous saluèrent, la main au képi,

et, sans hâte — car ils détestaient le zèle intéressé du chef de poste — sortirent du corps de garde, l'arme à l'épaule.

— Pour nous les corvées, toujours, et le galon pour lui ! gronda Cornoz, en crachant à terre. Et poser par ce temps de chien ; les « fling » vont en pomper !...

Resté à son bureau, Petithuguenin tira sa montre.

— Trois heures... Ce sera pour ce soir. Cette fois-ci, je le tiens. Il m'a passé entre les doigts trois fois déjà, ce sacripant. On lui enverra un pruneau s'il le faut, ajouta-t-il, en vérifiant le chargeur de son revolver.

— Encore un pot, la mère Tapage. C'est moi qui paye, les amis !

Jovial, celui que les douaniers surnommaient le Rouquin, payait à boire, selon son habitude à toute la tablée, au café du Soleil. Le Rouquin — on ne lui connaissait d'ailleurs pas d'autre nom — n'était pas mauvais bougre, au fond ; il n'avait pas pour un sou de méchanceté. Mais il était paresseux, d'une paresse incurable, et, avec ça, roublard en diable : toutes les qualités pour faire le meilleur chevalier de la « contrebutche » !

— Santé ! les amis, clamait-il, en élevant son verre à la hauteur de sa figure ronde, allumée de ce rose à taches de roussour.

Les gobelets choqués :

— Alors, ça va toujours, le métier, Rouqui ?

— Pardi, oui ! toujours mieux !...

— Et les gardes ? Tu te feras pincer une bonne fois !

— Le Petithuguenin a juré de m'avoir. Mais celui qui me prendra en faute n'est pas encore né, s'esclaffa-t-il en agitant sa tignasse rousse !

Le Rouq' s'était spécialisé dans le drainage de l'or français, qu'il passait en Suisse ; c'est du moins ce que les gens prétendaient ; car lui, malgré son naturel bavard, ne lâchait jamais, même dans ses tunes, un mot de ses affaires qui pût le compromettre. Il ne travaillait pas pour son compte, d'ailleurs, n'ayant pas assez d'argent d'avance ; il n'était que le courtier de quelques aigrefins qui gardaient soigneusement l'incognito.

Son trafic consistait à changer aux paysans français leur or caché à la réquisition, et qu'ils n'osaient faire circuler, de peur de l'amende.

Ils se trouvaient dans la situation, qui eût été curieuse si elle n'eût été embarrassante, d'avoir de l'or et de ne pas oser s'en servir ; poussés par le besoin de monnaie courante, ils échangeaient au Rouquin leur or contre des billets ; grâce à la dépréciation du papier-monnaie, ils y trouvaient largement leur compte, mais... lui aussi.

Ce jour-là, il devait avoir une belle collection de napoléons, car il rôdait le pays depuis une semaine déjà.

La ribote continuait au café du Soleil. L'après-midi tirait à sa fin. Des bribes de chansons-à-boire, coupées de rires épais et de hoquets, s'élevaient par intermittences au-dessus du brouhaha enfumé. Cependant le madré Rouquin conservait toute sa lucidité ; il trinquait, mais sans boire. Il s'était éclipsé plusieurs fois, avait eu un conciliabule rapide derrière l'auberge avec un individu qui l'avait quitté avec des hochements de tête entendus.

Les buveurs s'aperçurent vaguement, dans leur ivresse, qu'à un moment donné le Rouquin n'était plus là... mais il y avait encore des chopines à demi-pleines !

La nuit tombait ; il n'était que six heures pourtant ; mais c'était l'automne et il bruinaît.

Cornoz, à son poste de guet du Passoir, avait déroulé sa pélerine et s'était accroupi derrière le mur. Depuis un instant, il semblait entendre, dans la futaie, des craquements de branches mortes sous des pas feutrés par la mousse forestière. Il se haussa légèrement et regarda entre deux pierres formant créneau.

Un homme était là, à dix pas, qui s'appretait à franchir le mur-frontière.

— Halte ! Douane !...

Mais l'autre, au lieu de s'arrêter, se mit à détalier comme un lièvre.

Le douanier lâcha en l'air un coup de sifflet strident, en se lançant à la poursuite du fuyard qu'il avait reconnu : c'était le Rouquin !

Cornoz, aux premiers cent mètres, courut de toute sa vitesse ; mais il remarqua bientôt que le contrebandier n'avait pas franchi le mur, qu'il le longeait, et que son avance du début diminuait insensiblement. Le garde-frontière redoubla de vitesse ; bientôt il entendit derrière lui ses deux camarades alertés par son coup de feu. Tout à coup, le Rouquin, qui ne semblait pas dans un bon jour, bute contre une branche d'arbre, s'étale de tout son long dans un tas de « dais », s'y empêtre une seconde, et reçoit brutalement sur son dos le douanier qui lui serre déjà la nuque, le genou dans les reins.

Le renfort arrivait, et le contrebandier se laissa conduire au poste sans résistance.

— Enfin pincé, le Rouquin, lui lança l'appointé Petithuguenin, d'un air de triomphe. Qu'avez-vous donc de si compromettant à dissimuler, que vous cherchez à enjamber la frontière sans passer au poste ? !...

Sans un mot, le contrebandier ouvrit son sac de touriste et vida ses poches. Total : quelques mètres de soierie, deux paires de chaussettes et cent-vingt francs en or !

— C'est tout ? interrogea le chef de poste désappointé, qui espérait faire une bonne prise. Fouillez cet homme !

Mais on ne trouva rien d'autre sur lui. Petithuguenin était furieux ; ses hommes rigolaient sous cape et se poussaient du coude. Un sourire imperceptible plissait les lèvres du Rouquin, qui jeta un coup d'œil rapide à la pendule. Son amende payée, son butin confisqué il sortit du poste ; il boitait tout bas de la jambe gauche, mais à cinquante mètres de là, il retrouva comme par enchantement son pas allongé et régulier de coureur de montagnes. Si les grands sapins avaient eu des oreilles, ils auraient pu l'entendre murmurer dans la nuit profonde cette fois :

— Celui qui me pincera n'est pas encore né !

Dix heures du soir. Dans une petite salle au premier étage du Café frontière suisse, deux hommes silencieux semblaient attendre ; ils ont l'air consternés.

— Affaire manquée, dit enfin le plus âgé des deux, en tirant sa montre. La nouvelle répan-